

## Congrès SAES 2027

### “ARCHITECTURE”

#### Table des matières / Contents

Version française.....	1
Sciences humaines .....	2
Littérature.....	4
Cinéma et arts visuels.....	6
Linguistique.....	7
Didactique .....	9
Anglais de spécialité .....	10
Traductologie .....	10
Bibliographie.....	11
English Version.....	11
Social sciences .....	12
Literature .....	14
Cinema and the visual arts .....	16
Linguistics .....	16
Didactics.....	18
English for Specific Purposes .....	19
Translation studies .....	20
Bibliography.....	20

#### Version française

L'architecture de Bordeaux est remarquable par l'homogénéité de son style XVIII<sup>e</sup> siècle dans le centre-ville, ce qui lui a valu en 2007 d'être inscrite sur la liste du patrimoine mondial de l'UNESCO. Cet ensemble architectural ne peut toutefois être pleinement compris sans le replacer dans le contexte de l'essor économique de la ville comme grand port atlantique, fondé sur le commerce colonial et la traite esclavagiste. Plus qu'un cadre esthétique, l'architecture apparaît ainsi comme une inscription matérielle de rapports historiques, économiques et politiques.

Qu'il soit entendu d'un point de vue pragmatique, ou comme grand schème structurant, le thème « architecture » permet de fédérer de nombreuses questions centrales à l'anglistique. Si l'on comprend « Architecture » comme structuration de réseaux, le thème permet également de s'intéresser à l'architecture institutionnelle de l'enseignement supérieur et de la recherche, aux enjeux épistémologiques, scientifiques et disciplinaires, et d'interroger l'ingénierie (de formation, de la recherche), les algorithmes et intelligences artificielles censés les assister.

## Sciences humaines

L'architecture rend visibles les hiérarchies sociales et les projets politiques d'une société. Elle est souvent au service du pouvoir, et les styles architecturaux permettent de réinterpréter le passé (néo-classique, néo-gothique, néo-victorien), comme en témoignent les grands concours d'architecture pour les monuments publics (*Houses of Parliament* suite à l'incendie de Londres en 1834) ou se projettent dans l'avenir à travers des projets avant-gardistes (tel le *Crystal Palace* de 1851) dans le but de formuler une identité nationale. Le *Scottish Parliament*, le siège du *Senedd* à Cardiff et le *London City Hall* sont des figurations fortes des identités locales et nationales. Dans le contexte étatsunien, l'architecture publique joue un rôle central dans la mise en scène de l'autorité politique et de l'idéal démocratique. A la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, dans le prolongement de l'adoption de la Constitution en 1787, la jeune nation américaine chercha à affirmer son indépendance et à refléter ses principes démocratiques fondateurs à travers son espace bâti. Les bâtiments fédéraux à Washington, D.C., dont la conception des plans et la cohérence furent assurés par l'architecte français Pierre Charles L'Enfant, furent construits dans le style néoclassique, inscrivant ainsi la démocratie américaine dans un héritage symbolique associé aux démocraties antiques.

L'architecture alliée à l'urbanisme inscrit sa vision du progrès social chez les socialistes utopistes (R. Owen), à travers le *Garden cities movement* ou encore chez W. Morris. Des *charities* comme *English Heritage*, le *National Trust* ou la *Society for the Protection of Ancient Buildings* portent des visions sociales différentes et évolutives depuis leur fondation à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle.

L'architecture peut aussi être commémorative et évoquer tous les monuments à la gloire des héros et martyrs du passé (*Peterloo Monument* par exemple), ainsi que les actions en vue de les effacer de l'espace public (« Rhodes Must Fall » et autres). L'architecture est aussi à relier aux pratiques commémoratives et à la construction de héros nationaux, en témoignent le *Washington Monument*, érigé en hommage au premier président étatsunien, ou encore le *Lincoln Memorial*, conçu en forme de temple grec. Ce monument a contribué à asseoir l'image de Lincoln comme président ayant préservé l'Union pendant la guerre de Sécession. Ces enjeux de mémoire sont toutefois l'objet de tensions autour de mémoriaux, particulièrement vives dans le contexte qui a suivi l'assassinat de George Floyd en 2020. Ces débats sur les enjeux mémoriels ont aussi été reflétés dans les réactions aux bâtiments ou statues, tant aux États-Unis qu'en Grande-Bretagne (controverses sur la statue du négrier Edward Colston à Bristol ou de la *David Hume Tower* à Édimbourg).

La ségrégation résidentielle et spatiale structure l'espace urbain en classes sociales (*West End / East End* à Londres) ; en Afrique du Sud, l'apartheid se traduit par un urbanisme ségrégué organisé par les autorités. Murs et lignes de séparation, matérialisés ou non, divisent les communautés, comme les Catholiques et les Protestants : que l'on pense à aux *peace walls* de Belfast et d'autres villes d'Irlande du Nord. Aux États-Unis, l'organisation de l'espace urbain a été façonnée par des dispositifs institutionnels tels que le *redlining*, une pratique qui avait pour effet d'exclure les quartiers à forte population africaine-américaine ou immigrée de l'octroi de prêts immobiliers. Or, le *redlining* a structuré durablement la distribution du logement, l'accès aux ressources et la ségrégation raciale dans des villes comme Chicago, inscrivant donc les inégalités sociales dans le paysage bâti.

L'architecture publique et privée dans le paysage urbain dessine ainsi un art de vivre. Dans un contexte colonial, l'exportation dans des terres lointaines de plans, voire même d'édifices préfabriqués, affirme la présence de mère-patrie. L'architecture domestique est révélatrice de stratification sociale, on pense notamment à la division *above/below stairs* à l'intérieur des grandes maisons britanniques en littérature comme en civilisation. Aux États-Unis, cette dimension est particulièrement visible dans les paysages urbains et ruraux du Sud, où l'architecture reste profondément marquée par l'histoire de l'esclavage.

On peut s'interroger sur le rôle de lieu de mémoire joué par l'architecture. Les plantations, telles que l'emblématique *Oak Alley Plantation* en Louisiane, constituent des lieux de mémoire ambigus, à la fois patrimonialisés, inscrits dans l'économie touristique et porteurs d'une forme d'idéalisation du passé sudiste, bien que ces mises en récits soient aujourd'hui reconfigurées. C'est non seulement l'histoire, mais aussi la littérature, qui fait l'objet de mémorialisation dans des bâtiments. Éléments importants du tourisme culturel et littéraire, les maisons d'artistes influencent la manière dont est perçue l'œuvre. *Haworth Parsonage*, où les sœurs Brontë passèrent la plus grande partie de leur vie, ou la maison de Charles Dickens à Londres, fascinent et attirent les touristes ; des personnages fictifs, comme Sherlock Holmes ou les héros de la série *Harry Potter*, s'inscrivent dans des lieux existants.

Au-delà des architectures réelles, ou même imaginaires, la thématique architecturale comporte une dimension symbolique et métaphorique. La maison et l'architecture servent depuis des siècles, et déjà dans la Bible, de métaphore de la communauté. Une autre métaphore prégnante est celle de l'organisation du pouvoir régissant les relations entre éléments structurants à l'intérieur du gouvernement, par exemple à travers les mécanismes de *checks and balances* aux États-Unis, qui organisent l'équilibre et le contrôle réciproque des pouvoirs exécutif, législatif et judiciaire. Le thème se prête aussi facilement à des études sur l'architecture territoriale et juridique (hiérarchie des normes dite « pyramide de Kelsen », *Acts of Union*, constitution du Royaume-Uni, Commonwealth). Les métaphores architecturales abondent pour décrire la structure constitutionnelle ; au XVIII<sup>e</sup> siècle la liberté de la presse est couramment appelée *palladium of liberty*, en référence au temple de Pallas Athéna, et le jardin de Stowe fait contraster le Temple de la vertu antique, construction néo-classique harmonieuse, et le Temple de la vertu moderne, en ruine. Au sein des partis, on peut interroger des métaphores comme *broad church* ou *big-tent politics*. Plus largement, les métaphores architecturales sont légion dans le lexique de la politique, de l'économie et de la sociologie ; aussi peut-on analyser des termes comme *cornerstone*, *keystone*, qui évoquent une certaine solidité fixe et durable mais sont controversées (*Keystone pipeline*). La notion d'architecture permet aussi d'interroger les rapports entre gouvernants et gouvernés, ainsi que les dynamiques ascendantes (*bottom-up*) portées par les mouvements *grassroots* issus de la société civile, à l'inverse des logiques descendantes (*top-down*). Enfin, l'architecture, au sens métaphorique, peut se lire à l'échelle des relations internationales : des principes énoncés par la *Doctrine Monroe* aux orientations de la deuxième présidence de Donald Trump, une nouvelle conception de l'ordre mondial se dessine, marquée par un différentiel de puissance assumé, rejetant le multilatéralisme et organisant des sphères d'influence ainsi qu'une asymétrie dans la capacité d'action.

En histoire des idées, on pourra s'interroger sur l'architecture comme art, dans une perspective esthétique, mais aussi sur les métaphores de l'architecture dans la pensée philosophique, scientifique et politique. Un certain nombre de théories et d'écoles philosophiques font appel à des dénominations architecturales (*constructivism*, *constructive epistemology*, déconstruction, etc.) et on peut se demander ce qu'elles ont en commun entre elles et avec l'architecture.

En matière de réflexion politique et sociale, l'architecture peut coexister ou se trouver en rivalité avec des métaphores organiques. Burke présente les *country houses* de l'aristocratie britannique comme écrans de la constitution (en 1762) ; il présente la constitution comme un château à respecter et à rénover plutôt qu'à abattre comme l'ont fait les révolutionnaires français en 1789, mais les métaphores organiques du corps social et de la contagion révolutionnaire perdurent. L'architecture comme instrument de domination est au cœur du dispositif panoptique de Jeremy Bentham, influençant durablement les plans de prisons, d'écoles et d'hôpitaux (Foucault). L'architecture occupe aussi une place de choix dans l'utopie, qu'elle soit réalisée (New Lanark) ou métaphore d'un ordre socio-politique (la Maison de Salomon chez Bacon par exemple). Le Grand Architecte est également une représentation du Créateur chez les déistes, les Francs-Maçons et dans l'œuvre de William Blake. Plus près de nous, l'informatique, la cybernétique renouvellent la pensée socio-politique.

Aujourd'hui, à l'ère de l'Anthropocène, l'habitat est repensé et les limites conventionnelles entre humain et nature sont redéfinies. Comment concevoir, habiter et transformer les espaces bâtis ? La métaphore architecturale, et en particulier la maison (*oikos*) nourrit la réflexion : le terme grec a produit, en anglais comme en français, l'économie, l'écologie, ainsi que l'oecumène, ou espace habité par l'humanité sur terre. On peut se demander comment les nouvelles approches littéraires et transdisciplinaires telles que les humanités environnementales ou bien les *blue humanities* permettent de repenser l'habitat et l'architecture, à une époque où les limites entre humain, non-humain, et nature sont mouvantes. Les humanités environnementales ouvrent la perspective du bâti comme écotone entre humain et non-humain, où l'abri devient interface fragile de survie et de négociation, à l'instar des ruines de *The Road* de Cormac McCarthy ou des enclaves biotechnologiques d'*Oryx and Crake* de Margaret Atwood. Cette perspective peut se nourrir des travaux de Timothy Morton (*Ecology without Nature*, 2007), Jane Bennett (*Vibrant Matter*, 2010) et Bruno Latour (*Où atterrir ?* 2017).

## Littérature

Les descriptions architecturales créent un cadre, une ambiance ou un arrière-plan essentiel pour la narration, le bâtiment peut même devenir personnage d'un roman – on peut penser aux manoirs (hantés) du roman gothique (*The Castle of Otranto* de H. Walpole, *The House of Seven Gables* de N. Hawthorne), aux deux maisons de *Wuthering Heights*, et aux avatars de grandes maisons aristocratiques, de Pemberley dans *Pride and Prejudice* de Jane Austen, à *The Remains of the Day* de K. Ishiguro, en passant par *Brideshead Revisited* d'E. Waugh. Les édifices néo-gothiques sont au cœur de romans et de séries comme dans *Harry Potter*, tandis que les architectures futuristes nourrissent l'imaginaire de la science-fiction. La réalité inspire parfois la fiction, comme le personnage de l'architecte Howard Roark inspiré par l'Américain Frank Lloyd Wright dans le roman *The Fountainhead* d'Ayn Rand, mais réciproquement les fictions nourrissent aussi l'imaginaire architectural : *The Neuromancer* de William Gibson et la trilogie *Foundation* d'Isaac Asimov ont « donné à voir » des mégastructures architecturales, des espaces cybernétiques qui commencent à prendre forme. L'architecture sert aussi d'espace imaginaire pour organiser la déambulation du lecteur, comme dans *The House of Life* de Dante Gabriel Rossetti. La maison crée également des espaces genrés en fonction de l'attribution des pièces. Ces espaces de l'intime sont habités par des êtres fictifs dans lesquels le lecteur se projette et qu'il s'approprie en y superposant ses souvenirs ou ses rêves : pièces oubliées, étages peu fréquentés, couloirs obscurs ou recoins où se réfugier. La présence d'édifices dans le texte

littéraire permet de surcroît d'articuler une dichotomie entre le dedans et le dehors, comme l'a montré naguère Gaston Bachelard (*La poétique de l'espace*, 1957).

Par-delà des analyses sur la psychologie ou la phénoménologie des lieux construits, le thème se prête également à des réflexions sur l'architecture de la narration, ou l'architecture d'une œuvre. Le thème invite ainsi à un travail sur la nature du texte littéraire (architecturé ou organique) et sur les soubassements textuels : hypotextes, hypertextes, sous-textes, *layering of meaning*. Les métaphores architecturales comme celle du seuil, de la fenêtre, des fondations, aident à penser le littéraire, par exemple chez Gérard Genette (*Architexte*, 1979). La conception architecturale du texte, du monument littéraire aux « lieux de mémoire » littéraires peut aussi être interrogée au regard de conceptions plus fluides et organiques. Architextualité et métacriticalité sont des axes d'étude possibles ; on pourra se référer, parmi une bibliographie abondante, à *Architecture and Modern Literature* de D.A. Spurr (2012), ou à Philippe Hamon, *Expositions, littérature et architecture au XIX<sup>e</sup> siècle* (1989).

Les perspectives psychanalytiques révèlent l'édifice comme topique psychique et symptôme, de la fissuration de *The Fall of the House of Usher* de Edgar Allan Poe à l'espace labyrinthique de *House of Leaves* de Mark Z. Danielewski. Abordée à la lumière de la psychanalyse – freudienne, lacanienne ou winnicottienne, par exemple – l'architecture se présente comme espace psychique où fissures, labyrinthes et recoins incarnent les conflits inconscients, les manques, les désirs refoulés et les tensions internes du sujet, tout en constituant un lieu transitionnel favorisant la médiation entre intériorité et extérieur.

Le thème de l'architecture pourra être abordé à partir d'approches critiques contemporaines qui déplacent l'architecture du registre mimétique vers celui du milieu, de l'agentivité et de la subjectivation, l'architecture littéraire étant considérée comme dispositif ontologique, atmosphérique, biopolitique et performatif.

Les humanités médicales proposent de considérer l'espace comme dispositif biopolitique structurant vulnérabilité et temporalité des corps, à travers des institutions telles que celles de *Never Let Me Go* de Kazuo Ishiguro ou l'espace psychiatrique de *The Bell Jar* de Sylvia Plath. On pourra s'inspirer des principes de Rita Charon (*Narrative Medicine*, 2006) pour penser ces espaces comme infrastructures narratives de soin et de réparation.

Les *affect studies* mettent en lumière le bâti comme opérateur atmosphérique et hantologique, comme dans *Beloved* de Toni Morrison. Les notions d'intensité et de circulation affective développées par Sara Ahmed (*The Cultural Politics of Emotion*, 2004) et Brian Massumi (*Parables for the Virtual*, 2002) offrent ici des points de repère pour appréhender l'expérience sensorielle et émotionnelle des lieux.

Quant aux approches féministes et genrées, elles abordent l'architecture comme instrument de matérialisation de la performativité et de l'assignation des corps : de *A Room of One's Own* de Virginia Woolf à *Wide Sargasso Sea* de Jean Rhys, l'espace domestique cristallise normes de genre et rapports de pouvoir. Les analyses de C. Gilligan (*In a Different Voice*, 1982) et J. Tronto (*Moral Boundaries*, 1993) peuvent aider à penser la dimension relationnelle et éthique de ces espaces.

La littérature a également partie liée avec l'architecture à travers la théâtralité, la mise en scène, la performance, dans sa dimension esthétique, politique et éthique. À l'époque élisabéthaine, l'architecture sert de langage politique et symbolique, notamment chez Shakespeare. Le *Globe Theatre* (1599), construit par les *Lord Chamberlain's Men*, illustre l'étroite relation entre espace

théâtral et création dramatique, où pouvoir, ville et représentation se rejoignent. À la Renaissance, architecture et royauté se lient étroitement aux fêtes de cour, qui réunissent harmonieusement tous les arts et illustrent l'union de l'éthique et de l'esthétique. Jardins et bâtiments y fonctionnent alors comme des emblèmes visibles de l'autorité en place : construire, ordonner, aménager, c'est affirmer un ordre politique. Dans l'œuvre de Shakespeare, l'espace architectural est un indicateur des relations de pouvoir. Dans *King Lear*, le personnage du souverain déchu devient un roi privé de maison. Plus généralement, l'architecture apparaît comme une métaphore de l'État : la colonne, image du soutien et de la stabilité, représente l'oligarchie et la royauté (Cunin) : Antoine est qualifié de « the triple pillar of the world » (*Antony and Cleopatra*), tandis que Gloucester nomme les nobles « pillars of the State » (*2 Henry VI*).

Steven Monte montre que les *Sonnets* de Shakespeare constituent une structure formelle soigneusement organisée, dont la complexité est restée longtemps inaperçue, notamment parce que les conventions d'agencement des sonnets sont devenues méconnues après la mort de l'auteur. On pourra s'interroger sur l'architecture comme ordonnancement du monde, incarnation de hiérarchie et de proportions à l'imitation des anciens (comme Vitruve). L'architecture, à l'époque moderne, structure la pensée politique, et la tension entre ruines et édification révèle les failles de l'autorité (Cunin, 2008). Les rapports entre forme et architecture peuvent s'interroger dans nombre de créations poétiques, de la poésie métaphysique anglaise (*Eastern Wings* de George Herbert, 1633) à la poésie concrète (*patterned poems*).

## **Cinéma et arts visuels**

Au cinéma et dans les arts visuels, l'architecture joue un rôle primordial. En organisant l'espace de telle ou telle manière, un metteur en scène crée un espace qui lui est propre et qui va structurer son œuvre. Au gré des décors mis en place, une ambiance se dégage, un message est transmis. L'architecture est donc tout sauf un arrière-plan dénué de signification. En tant qu'espace bâti, l'architecture organise la circulation des corps, structure le regard, oriente le récit et engage une expérience sensible du monde. Plusieurs travaux ont ainsi montré que le cinéma élabore une véritable pensée spatiale, dans laquelle l'architecture agit comme un opérateur narratif, symbolique et idéologique (Vidler, 1992 ; Bruno, 2002 ; Cairns, 2013).

Loin de se limiter à la représentation mimétique de lieux existants, les arts visuels reconfigurent les formes architecturales par la perspective, le montage, le cadrage, la lumière ou le mouvement. L'espace filmique ou visuel se situe dès lors à l'intersection de l'espace matériel, de l'espace perçu et de l'espace imaginé (Tobe, 2017). Cette approche permet d'interroger l'architecture comme expérience vécue, comme lieu de projection affective, mais aussi comme symptôme de transformations sociales, urbaines et politiques (Pallasmaa, 2011).

Qu'elle soit traitée comme décor, comme acteur du récit ou comme structure spatiale implicite, l'architecture dans les arts visuels offre un point d'entrée fécond pour analyser les relations entre formes, usages de l'espace et représentations collectives. Ces questions seront abordées à partir de contributions relevant de l'histoire de l'art, des études cinématographiques, de l'architecture et des *visual studies*. Les communications pourront notamment porter sur l'architecture comme dispositif narratif ou visuel, mais aussi sur les relations entre espace bâti, corps et perception. L'architecture nourrit aussi les imaginaires architecturaux au cinéma et dans les arts visuels. L'analyse des enjeux sociaux, politiques ou mémoriels présents dans les espaces représentés constitue une autre piste possible. Le volume collectif *The Built Surface* (2002) coordonné par Christy Anderson pourra servir à poursuivre cette analyse.

## Linguistique

La métaphore architecturale irrigue la linguistique à tous les niveaux d'analyse, depuis les structures les plus abstraites jusqu'aux usages les plus situés. La grammaire elle-même peut être conçue comme un édifice : dotée de fondations (les universaux), de murs porteurs (les règles), de choix d'aménagements (formels, sémantiques, sociolinguistiques, informationnels et pragmatiques) et de parements (les variations stylistiques, la créativité).

D'emblée, cette analogie permet de distinguer deux grandes visions de l'architecture linguistique. Le générativisme, dans la tradition chomskienne, procède de façon *top-down* : un ensemble de règles innées et hiérarchisées permet de générer une infinité d'énoncés possibles, à la manière d'un plan directeur imposé à la matière. À cette conception s'oppose une architecture *bottom-up*, propre à l'énonciativisme, à la linguistique cognitive et plus largement aux approches centrées sur l'usage : la structure émerge des énoncés, se construit dans et par l'interaction, et reflète les schémas d'expérience des locuteurs. Ces deux orientations architecturales renvoient à des épistémologies structurellement différentes : déductiviste d'un côté, inductiviste de l'autre.

À l'échelle de l'énoncé, la question architecturale se pose en termes de hiérarchie et de structuration interne. La distinction entre support et apport, c'est-à-dire ce sur quoi porte l'énonciation et ce qu'elle y ajoute, révèle une organisation asymétrique qui sous-tend la construction du sens. De même, les notions de subordination, de coordination, d'hypotaxe et de parataxe décrivent deux logiques architecturales fondamentalement différentes : là où l'hypotaxe construit le sens par emboîtement hiérarchique, la parataxe procède par juxtaposition et laisse au co-énonciateur le soin d'inférer les relations entre les blocs discursifs. Ces choix d'architecture syntaxique ont des incidences sur la construction du sens et sur la relation entre hiérarchies syntaxiques et hiérarchies sémantiques, lesquelles ne coïncident pas toujours, voire évoluent en sens inverse.

La notion de tête de syntagme ou de proposition constitue un point de convergence particulièrement fécond entre syntaxe, sémantique et dépendances : elle invite à interroger ce qui, dans un édifice linguistique, joue le rôle de clé de voûte et organise la distribution des autres éléments. Le concept de *construal*, propre à la grammaire cognitive, prolonge cette réflexion : il désigne la façon dont l'énonciateur/conceptualisateur configure la scène qu'il décrit, en choisissant parmi plusieurs mises en forme possibles d'une même réalité. Les constructions, au sens où l'entendent les Grammaires de Constructions, offrent ainsi un cadre dans lequel forme et sens sont indissociables, la construction elle-même apportant sa contribution sémantique autonome.

La métaphore architecturale trouve un prolongement naturel dans les concepts de *figure* et de *ground* issus de la grammaire cognitive de Langacker : tout discours construit une scène dans laquelle certains éléments sont rendus saillants, c'est-à-dire projetés au premier plan, tandis que d'autres sont relégués à l'arrière-plan. Cette dynamique de mise en relief ne relève pas seulement de la syntaxe ou de la sémantique mais également de la prosodie et de la pragmatique.

La phonologie et la prosodie participent en effet pleinement de l'architecture du sens : les courbes intonatives, les schémas accentuels et les contours mélodiques ne constituent pas un simple ornement de la structure, mais un niveau d'organisation à part entière, en interface étroite avec la sémantique et la pragmatique. L'intonation peut également redéfinir la portée informationnelle d'un énoncé, en signalant ce qui est thématique ou rhématique, focalisé ou présupposé, asserté ou mis en doute. La signification modale, en particulier, relève d'un

construit qui articule position du locuteur, degré d'engagement et orientation vers l'interlocuteur : c'est une architecture de l'énonciation autant que du contenu.

Les marqueurs pragmatiques du discours constituent à leur tour des pièces structurantes de cet édifice. Connecteurs, marqueurs d'encadrement, balises métadiscursives : ces éléments étayent le discours, en signalent l'organisation interne, et orientent l'interprétation. Ils révèlent l'architecture rhétorique et argumentative sous-jacente, notamment la façon dont un raisonnement est bâti, dont les blocs de sens s'articulent, dont le locuteur guide le déchiffrement de sa propre construction.

Les variations stylistiques méritent également d'être interrogées dans leur dimension architecturale. Le discours indirect libre, par exemple, constitue une forme remarquable de construction du discours intérieur : il superpose les voix sans les délimiter explicitement, crée une ambiguïté énonciative calculée, et produit un espace hybride entre pensée représentée et narration. L'architecture de ces formes stylistiques est inséparable de leurs effets de sens et de leur rapport à la subjectivité.

L'architecture linguistique n'est pas politiquement neutre. Les hiérarchies qu'elle institue (entre langue standard et dialectes, entre registres légitimes et stigmatisés, entre variétés dominantes et dominées) sont des constructions sociales autant que linguistiques. Les représentations dialectales encodées dans les discours, les grammaires et les dictionnaires reflètent et reproduisent des rapports de pouvoir. La norme linguistique elle-même fonctionne comme une architecture prescriptive, qui impose des formes légitimes et marginalise les autres. Interroger l'architecture du langage, c'est donc aussi interroger les hiérarchies qu'elle naturalise et les voix qu'elle invisibilise ou met à l'arrière-plan.

Le thème invite également à interroger l'architecture interne des théories linguistiques elles-mêmes, comme systèmes organisés de concepts, de niveaux d'analyse et de relations entre unités dont l'agencement hiérarchique ou modulaire varie selon les paradigmes.

La linguistique de corpus, quant à elle, convoque une architecture d'un autre ordre : celle des données empiriques. La conception, l'annotation et l'interrogation des corpus impliquent des choix structurels qui conditionnent les résultats et orientent les interprétations. On pense en particulier aux concepts d'équilibrage et de représentativité.

Enfin, l'essor récent des grands modèles de langue invite à déplacer la métaphore architecturale vers un nouveau terrain. Ces modèles constituent eux-mêmes des architectures au sens technique du terme : des structures de traitement organisées en couches, dont les paramètres sont ajustés au fil de l'entraînement sur des données massives. Mais la pertinence linguistique de ces modèles distributionnels d'un genre nouveau ne relève pas tant du computationnel que du symbolique. Ainsi, dans le domaine de la sémantique, quelle est la nature des représentations linguistiques encodées dans ces architectures neuronales ? Dans quelle mesure reproduisent-elles, voire amplifient-elles, les biais sociaux, culturels et dialectaux présents dans les données d'entraînement ? La question rejoint celle, plus large, de la façon dont toute architecture (linguistique, théorique ou computationnelle) sélectionne, hiérarchise, met en avant ou au contraire invisibilise.

## Didactique

Dans le champ de la didactique, cet axe invite à interroger les architectures pédagogiques à l'aune des transformations contemporaines de l'enseignement et de la formation, dans l'enseignement supérieur comme dans la formation tout au long de la vie. Les contributions attendues pourront mettre en dialogue le thème de l'architecture avec les apports du socio-constructivisme, de l'ingénierie de la formation, du concept d'échafaudage (*scaffolding*), de la co-modalité et de la pédagogie de projet, dans des contextes d'enseignement présentiels, distanciels ou hybrides, marqués par le développement du numérique éducatif et, plus récemment, de l'intelligence artificielle.

Les principes socio-constructivistes pourront ainsi être revisités à la lumière de ces évolutions, en interrogeant la manière dont les dispositifs d'apprentissage – incluant des outils fondés ou non sur l'IA – sont conçus pour structurer les interactions sociales et cognitives, soutenir l'apprentissage collaboratif, mais aussi prendre en compte les dimensions individuelles de l'apprentissage : suivi personnalisé, différenciation pédagogique, micro-tâches, rétroactions correctives, rythmes d'apprentissage, différences individuelles et caractéristiques idiosyncratiques des apprenants.

Dans cette perspective, le concept d'échafaudage, entendu au sens vygotkien du *scaffolding*, pourra être mobilisé pour analyser la structuration des aides à l'apprentissage dans des dispositifs variés, qu'ils soient en présentiel, à distance ou hybrides. L'architecture pédagogique pourra de même être envisagée à travers la scénarisation des activités, l'articulation entre guidage et autonomie, la répartition des rôles entre enseignants, pairs, outils numériques et systèmes d'IA et les modalités d'accompagnement humain ou instrumenté.

La co-modalité pourra également être pensée comme une architecture globale des enseignements, intégrant des dimensions spatiales, temporelles et pédagogiques et répondant aux enjeux de flexibilité, d'accessibilité et d'adaptation aux besoins des publics, tout en interrogeant les effets de ces organisations sur l'engagement et la persistance des apprenants.

Le thème convoque enfin la figure de l'enseignant en tant qu'architecte de la formation, concepteur de dispositifs, organisateur des parcours d'apprentissage et médiateur des savoirs dans des environnements complexes où l'intelligence artificielle peut intervenir comme outil d'aide à la conception, à l'accompagnement ou à l'évaluation. Les contributions pourront également porter sur la construction et le maintien de la motivation des apprenants, envisagée comme un processus dynamique soutenu par des architectures pédagogiques spécifiques articulant sens, engagement, autonomie et accompagnement.

Dans le même ordre d'idées, la pédagogie de projet (CLIL/EMILE, classe inversée, apprentissage par problèmes) pourra être analysée comme un ensemble d'architectures évolutives reposant sur la co-construction des savoirs, la transversalité disciplinaire et l'articulation entre théorie et pratique. Du point de vue du numérique éducatif et des environnements d'apprentissage instrumentés, les notions de granularité, de médiation et de médiatisation pourront être appréhendées comme des leviers architecturaux dans la conception et la mise en œuvre des dispositifs d'enseignement-apprentissage, ainsi que dans les processus de structuration des communautés d'apprentissage et de discours.

## **Anglais de spécialité**

Dans le champ de l'anglais de spécialité, le thème de l'architecture ouvre des perspectives de recherche portant à la fois sur les discours spécialisés liés aux domaines de l'architecture, de la construction, de l'ingénierie ou de l'urbanisme, et sur les cadres linguistiques, discursifs et culturels qui les structurent. Les contributions pourront ainsi s'intéresser à l'architecture interne des genres spécialisés, aux régularités terminologiques, phraséologiques, lexicales, morpho-syntaxiques et rhétoriques, ainsi qu'aux dispositifs d'organisation du sens propres aux communautés professionnelles concernées.

Au-delà de la seule analyse de discours, le thème permet également d'aborder l'anglais de spécialité comme un objet didactique ancré dans des cultures professionnelles spécifiques, en prenant en compte les pratiques, normes, valeurs et modes de communication propres aux domaines étudiés. Les processus de constitution, de stabilisation ou d'évolution des communautés de discours pourront être analysés comme des architectures dynamiques, variables selon les contextes institutionnels, professionnels ou académiques.

Dans une perspective didactique, les contributions pourront interroger la (co-)construction des dispositifs d'enseignement de l'anglais de spécialité, conçus comme des architectures pédagogiques articulant objectifs linguistiques, besoins professionnels, contraintes institutionnelles et modalités d'évaluation. Une attention particulière pourra être accordée aux choix méthodologiques et théoriques sous-jacents à l'analyse et à l'enseignement des langues de spécialité, ainsi qu'aux approches comparatives ou interdisciplinaires.

Les approches diachroniques et synchroniques, les études de corpus, les analyses qualitatives ou mixtes pourront enfin être mobilisées afin d'examiner l'évolution des langues de spécialité, la circulation des modèles discursifs entre domaines, ainsi que leurs implications pour l'enseignement-apprentissage de l'anglais de spécialité dans des contextes variés.

## **Traductologie**

Si l'architecture est souvent décrite comme un langage, la traduction en constitue peut-être l'un des modes opératoires fondamentaux. Traduction des usages en formes, des discours en espaces, des normes en structures, des imaginaires en matérialités : tout projet architectural semble relever d'un processus traductif. Parallèlement, la traductologie contemporaine a élargi son champ au-delà du texte verbal pour interroger les phénomènes de transfert, de médiation et d'interprétation entre systèmes sémiotiques, culturels et techniques. Ainsi, l'architecture envisagée comme un langage, se prête à des travaux de traduction et d'interprétation.

Qu'il s'agisse d'explorer les articulations théoriques, historiques ou pratiques entre traductologie et architecture, les apports de collègues traductologues seront précieux. Dans un sens très pragmatique, l'on pourra s'intéresser à la traduction de textes liés à l'architecture : documents techniques, traités, manifestes, programmes, glossaires, règlements... Dans une approche intersémiotique, on peut analyser les plans et maquettes d'architecture en tant que dispositifs traductifs, mais également se demander quels modèles traductologiques peuvent éclairer la conception architecturale, ou encore en quoi la circulation internationale des modèles, des styles et des normes engage des processus de traduction culturelle. Dans un contexte marqué par la mondialisation des pratiques, la standardisation technique, mais aussi

par la revendication de singularités locales, il apparaît fécond de croiser les apports de la traductologie, de l'histoire et de la théorie de l'architecture, et des études culturelles.

## Bibliographie

- Anderson, Christy, ed.** *The Built Surface: v.1: Architecture and the Visual Arts from Antiquity to the Present*. Routledge. 2002.
- Bruno, Giuliana.** *Atlas of Emotion: Journeys in Art, Architecture, and Film*. New York: Verso. 2007. Première édition 2002.
- Bruno, Giuliana, ed.** *Public Intimacy: Architecture and the Visual Arts*. Cambridge, Mass.: MIT Press. 2007.
- Cairns, G.** *The Architecture of the Screen*. Intellect. 2013.
- Colomina B., ed.** *Sexuality and Space* (Princeton Papers on Architecture 1). Princeton, NJ: Princeton Architectural Press. 2017.
- Cunin, Murielle,** *Shakespeare et l'architecture. Nouvelles inventions pour bien bâtir et bien construire*. Classiques Garnier. 2008.
- Cunin, Murielle,** “‘Pillars of the state’ : Architecture et royauté dans le théâtre de Shakespeare”, in *Figures de la royauté en Angleterre de Shakespeare à la Glorieuse Révolution*, sous la direction de Frank Lessay et François Laroque, Presses Sorbonne Nouvelle, Paris, 2018 pp. 79-96.
- Foucault, M.** *Surveiller et Punir*. Paris: Gallimard, 1975.
- Gachon, Nicolas, et Lawrence Aje, eds.** *Traces and Memories of Slavery in the Atlantic World*. New York, NJ: Routledge, 2019.
- Godard-Desmarest, Clarisse.** *The New Town of Edinburgh: An Architectural Celebration*. Edinburgh: John Donald, 2019.
- Hunt, John Dixon.** *Gardens and the Picturesque: Studies in the History of Landscape Architecture*. Cambridge, MA: MIT Press, 1992.
- Monte, Steve,** *The Secrets of Architecture in Shakespeare's Sonnets*. Edinburgh: Edinburgh University Press, 2021.
- Pallasmaa, J.** *The Architecture of Image: Existential Space in Cinema*. Helsinki: Rakennustieto, 2011.
- Pevsner, Nikolaus.** *The Englishness of English Art*. Harmondsworth: Penguin, 1964.
- Rothstein, Richard.** *The Color of Law: A Forgotten History of How Our Government Segregated America*. New York, NY: Liveright Publishing Corporation, 2017.
- Savage, Kirk.** *Standing Soldiers, Kneeling Slaves: Race, War, and Monument in Nineteenth-Century America*. New Edition. Princeton, NJ: Princeton University Press, 2018.
- Swales, J. M.** *Other Floors, Other Voices: A Textography of a Small University Building*. Mahwah, NJ: Lawrence Erlbaum, 1998.
- Tobe, R.** *Film, Architecture and Spatial Imagination*. Routledge, 2017.
- Vidler, A.** *The Architectural Uncanny*. MIT Press, 1992.

## English Version

The architecture of Bordeaux is remarkable for the homogeneity of its 18th-century style in the city centre, which earned it a place on UNESCO's World Heritage List in 2007. However, this architectural ensemble cannot be fully understood without placing it in the context of the city's economic boom as a major Atlantic port, based on colonial trade and the slave trade. More than

just an aesthetic setting, architecture thus appears as a material inscription of historical, economic and political relationships.

Whether understood from a pragmatic point of view or as a broad structural framework, the theme “architecture” brings together many issues central to English studies. If we understand “architecture” as the structuring of networks, the theme also allows us to examine the institutional architecture of higher education and research, epistemological, scientific and disciplinary issues, and to question the engineering (of training and research), algorithms and artificial intelligence that are supposed to assist them.

## **Social sciences**

Architecture is a prime subject for analysis, insofar as it reveals a society’s social hierarchies and political projects. Architecture often serves power: architectural styles (e.g. neoclassical, neo-Gothic, neo-Victorian) may reinterpret the past, as illustrated by major architectural competitions for public monuments—such as the Palace of Westminster following the Fire of 1834—or project themselves into the future through avant-garde undertakings (such as the Crystal Palace of 1851), with the aim of articulating a national identity. The Scottish Parliament Building, the Senedd in Cardiff, and London City Hall stand as powerful embodiments of local and national identities. In the United States, public architecture plays a central role in showcasing political authority and democratic ideals. At the end of the 18th century, following the adoption of the Constitution in 1787, the young American nation sought to assert its independence and reflect its founding democratic principles through its built environment. The federal buildings in Washington, D.C., whose design and coherence were entrusted to French architect Pierre Charles L’Enfant, were built in the neoclassical style, thus inscribing American democracy in a symbolic heritage associated with ancient democracies.

Architecture, combined with urban planning, expressed the vision of social progress espoused by ‘utopian’ socialists such as Robert Owen, as well as by William Morris and through the Garden City movement. Charitable organisations such as English Heritage, the National Trust, and the Society for the Protection of Ancient Buildings have promoted different and evolving social visions since their foundation in the late nineteenth century.

Architecture can also be commemorative, evoking monuments to the glory of heroes and martyrs of the past, such as the Peterloo Monument, as well as actions aimed at erasing them from public spaces, including the ‘Rhodes Must Fall’ movement. Architecture is also linked with commemorative practices and the construction of national heroes, as evidenced by the Washington Monument, erected in honour of the first US president, and the Lincoln Memorial, designed in the shape of a Greek temple. This monument helped to establish Lincoln’s image as the president who preserved the Union during the American Civil War. However, these issues of memory are the subject of tensions surrounding memorials, which have been particularly acute in the context following the killing of George Floyd in 2020. These debates on issues of memory have also been reflected in reactions to buildings and statues, both in the United States and in Britain, as illustrated by the controversies over the statue of slave trader Edward Colston in Bristol and the David Hume Tower in Edinburgh.

Residential and spatial segregation structures urban space into social classes, as shown by the contrast between the districts of the West End and the East End in London. In South Africa, apartheid produced segregated urban planning directed by the authorities. Walls and dividing lines, whether physical or not, separate communities—Catholics and Protestants being a salient

example, as seen in the peace walls of Belfast and other cities in Northern Ireland. In the United States, urban spatial organisation has been shaped by institutional mechanisms such as redlining, a practice that effectively excluded neighbourhoods with large African-American or immigrant populations from mortgage access. Redlining has had a lasting impact on the distribution of housing, access to resources and racial segregation in cities such as Chicago, thus embedding social inequalities within the built environment.

Public and private architecture in the urban landscape thus shapes a certain way of life. In a colonial context, the export of plans, and even prefabricated buildings, to distant lands affirms the presence of the mother country. Domestic architecture reveals social stratification, as exemplified by the above/below stairs division within large British houses. In the United States, this dimension is particularly visible in the urban and rural landscapes of the South, where architecture remains deeply marked by the history of slavery.

One may question the role of architecture as a place of memory. Plantations, such as the iconic Oak Alley Plantation in Louisiana, are ambiguous places of memory, simultaneously part of the tourist economy as heritage sites, and bearers of a form of idealisation of the Southern past, even though these narratives are now being reconfigured. It is not only history, but also literature, that is memorialised in buildings. As important elements of cultural and literary tourism, artists' houses influence the way their work is perceived. Haworth Parsonage, where the Brontë sisters spent most of their lives, and Charles Dickens' house in London fascinate and attract tourists; fictional characters, such as Sherlock Holmes and the heroes of the Harry Potter series, are associated with real places.

Beyond real or even imaginary architecture, the theme of architecture carries symbolic and metaphorical significance. For centuries, including in the Bible, houses and architecture have served as metaphors for community. Another powerful metaphor is that of the organisation of power governing relations between structural elements within government, for example through the system of checks and balances in the United States, which organises the balance and mutual control of the executive, legislative and judicial powers. The theme also lends itself easily to studies of territorial and legal architecture (the hierarchy of norms known as the 'Kelsen pyramid', the Acts of Union, the constitution of the United Kingdom, the Commonwealth). Architectural metaphors also abound to describe constitutional structure. In the 18th century, freedom of the press was commonly referred to as the "palladium of liberty", in reference to the temple of Pallas Athena, and Stowe Garden contrasts the Temple of Ancient Virtue, a harmonious neoclassical construction, with the Temple of Modern Virtue, in ruins. Within political parties, metaphors such as broad church or big-tent politics can be examined. More broadly, architectural metaphors are legion in the lexicon of politics, economics and sociology; thus, we can analyse terms such as "cornerstone" and "keystone", which evoke a certain fixed and lasting solidity but are controversial (Keystone pipeline). The concept of architecture also allows us to examine the relationship between those who govern and those who are governed, as well as the bottom-up dynamics driven by grassroots movements emerging from civil society, as opposed to top-down approaches. Finally, architecture, in the metaphorical sense, can be interpreted in terms of international relations: from the principles set out in the Monroe Doctrine to the policies of Donald Trump's second term in office, a new conception of the world order is emerging, characterised by an overt power differential, a rejection of multilateralism, and the organisation of spheres of influence and asymmetry in capacity for action.

In the field of the history of ideas, one may examine architecture as an art form from an aesthetic perspective, but also explore architectural metaphors in philosophical, scientific and political

thought. A number of philosophical theories and schools employ architectural terminology (constructivism, constructive epistemology, deconstruction, etc.), and one may ask what they have in common with one another and with architecture itself.

In political and social thought, architecture may coexist with, or stand in rivalry to, organic metaphors. In 1762, Edmund Burke described the country houses of the British aristocracy as vessels of the constitution; he portrayed the constitution as a building to be respected and renovated rather than demolished, unlike what the revolutionaries of 1789 did in France. Yet organic metaphors of the social body and revolutionary contagion persisted. Architecture as an instrument of domination lies at the heart of the panoptic model of Jeremy Bentham, which exerted a lasting influence on the design of prisons, schools and hospitals (an analysis later developed by Michel Foucault). Architecture also occupies a privileged place in utopian thought, either actual (as at New Lanark), or as a metaphor for a socio-political order (for example, the House of Solomon in utopian writings). The Great Architect further functions as a representation of the Creator in deist thought, in Freemasonry, and in the works of William Blake. More recently, computing and cybernetics have renewed approaches to social and political theory.

Today, in the Anthropocene, conceptions of dwelling are being reconsidered and the conventional boundaries between human and nature redefined. How should we conceive, inhabit and transform built environments? The architectural metaphor—and particularly that of the house (*oikos*)—continues to shape reflection: the Greek term has given rise, in both English and French, to *economy*, *ecology*, and *oecumene*, the inhabited part of the Earth. One may ask how new interdisciplinary approaches such as environmental humanities or the blue humanities enable a rethinking of habitation and architecture in an era when the boundaries between human, non-human and nature are increasingly fluid. Environmental humanities encourage us to view the built environment as an ecotone between human and non-human realms, where shelter becomes a fragile interface of survival and negotiation, as in the ruins of *The Road* by Cormac McCarthy or the biotechnological enclaves of *Oryx* and *Crake* by Margaret Atwood. This perspective draws on the work of Timothy Morton (*Ecology without Nature*), Jane Bennett (*Vibrant Matter*), and Bruno Latour (*Où atterrir?*).

## Literature

Architectural descriptions create a setting, an atmosphere or a background that are essential to the narrative; buildings can even become characters in a novel – think of the (haunted) manor houses in Gothic novels (*The Castle of Otranto* by H. Walpole, *The House of Seven Gables* by N. Hawthorne), the two houses in *Wuthering Heights*, and the avatars of large aristocratic houses, from Pemberley in *Pride and Prejudice* to K. Ishiguro's *The Remains of the Day*, via E. Waugh's *Brideshead Revisited*. Neo-Gothic buildings are at the heart of novels and series such as *Harry Potter*, while futuristic architecture fuels the imagination of science fiction writers. Reality sometimes inspires fiction, such as the character of fictional architect Howard Roark, inspired by American Frank Lloyd Wright in Ayn Rand's novel *The Fountainhead*, but conversely, fiction also feeds the architectural imagination: William Gibson's *Neuromancer* and Isaac Asimov's *Foundation* trilogy have 'revealed' architectural megastructures, cybernetic spaces that are beginning to take shape. Architecture also serves as an imaginary space to organise the reader's wanderings, as in Dante Gabriel Rossetti's *The House of Life*. The house also creates gendered spaces depending on the allocation of rooms. These intimate spaces are inhabited by fictional beings with whom the reader identifies and whose dwellings they appropriate by superimposing their memories or dreams: forgotten rooms, rarely used floors, dark corridors or corners where they can take refuge. The presence of buildings in

literary texts also allows for the articulation of a dichotomy between inside and outside, as Gaston Bachelard (*The Poetics of Space*, 1957) demonstrated some time ago.

Beyond analyses of the psychology or phenomenology of built environments, the theme also lends itself to reflections on the architecture of narration, or the architecture of a work. The theme thus invites work on the nature of the literary text (whether carefully structured or organic) and on its textual underpinnings: hypotext, hypertext, subtext, layering of meaning. Architectural metaphors such as thresholds, windows and foundations help us to think about literature, for example in Gérard Genette's *Architexte* (1979). The architectural conception of the text, from literary monuments to literary 'places of memory', can also be questioned in the light of more fluid and organic conceptions. Architextuality and metacriticality are possible areas of study; among an extensive bibliography, we can refer to: *Architecture and Modern Literature* by D.A. Spurr (2012), or Philippe Hamon: *Expositions, littérature et architecture au XIX<sup>e</sup> siècle* (1989).

Psychoanalytic perspectives reveal buildings as symptomatic of psychic phenomena, from the fissures in Edgar Allan Poe's *The Fall of the House of Usher* to the labyrinthine space in Mark Z. Danielewski's *House of Leaves*. Approached in the light of psychoanalysis – Freudian, Lacanian or Winnicottian, for example – architecture presents itself as a psychic space where cracks, labyrinths and nooks and crannies embody the subject's unconscious conflicts, deficiencies, repressed desires and internal tensions, while constituting a transitional place that promotes mediation between interiority and exteriority.

The theme of architecture can be approached from contemporary critical perspectives that shift architecture from the mimetic register to that of environment, agency and subjectivation, with literary architecture being considered as an ontological, atmospheric, biopolitical and performative device.

Medical humanities propose considering space as a biopolitical device that structures the vulnerability and temporality of bodies, through institutions such as those in Kazuo Ishiguro's *Never Let Me Go* or the psychiatric space in Sylvia Plath's *The Bell Jar*. We can draw inspiration from Rita Charon's principles (*Narrative Medicine*, 2006) to think of these spaces as narrative infrastructures for care and healing.

Affect studies highlight buildings as atmospheric and hauntological operators, as in Toni Morrison's *Beloved*. The notions of intensity and affective circulation developed by Sara Ahmed (*The Cultural Politics of Emotion*, 2004) and Brian Massumi (*Parables for the Virtual*, 2002) offer reference points for understanding the sensory and emotional experience of places.

As for feminist and gender-based approaches, they address architecture as an instrument for materialising the assignment and performativity of bodies: from Virginia Woolf's *A Room of One's Own* to Jean Rhys' *Wide Sargasso Sea*, the domestic space crystallises gender norms and power relations. The analyses of C. Gilligan (*In a Different Voice*, 1982) and J. Tronto (*Moral Boundaries*, 1993) can help us to consider the relational and ethical dimensions of these spaces.

Literature is also linked to architecture through theatricality, staging and performance, in its aesthetic, political and ethical dimensions. In Elizabethan times, architecture served as a political and symbolic language, particularly in Shakespeare's work. The Globe Theatre (1599), built by the *Lord Chamberlain's Men*, illustrates the close relationship between theatrical space and dramatic creation, where power, city and representation come together. During the Renaissance, architecture and royalty were closely linked to court festivities, which

harmoniously brought together all the arts and illustrated the union of ethics and aesthetics. Gardens and buildings functioned as visible emblems of the authority in place: to build, order and develop was to assert a political order. In Shakespeare's work, architectural space is an indicator of power relations. In *King Lear*, the character of the deposed sovereign becomes a king deprived of his home. More generally, architecture appears as a metaphor for the state: the column, an image of support and stability, represents oligarchy and royalty (Cunin): Antony is described as 'the triple pillar of the world' (*Antony and Cleopatra*), while Gloucester calls the nobles 'pillars of the State' (2 Henry VI).

Steven Monte shows that Shakespeare's *Sonnets* constitute a carefully organised formal structure, the complexity of which went unnoticed for a long time, particularly because the conventions governing the arrangement of sonnets fell into obscurity after the author's death. We might consider architecture as a way of ordering the world, embodying hierarchy and proportions in imitation of the ancients (such as Vitruvius). In the modern era, architecture structures political thought, and the tension between ruins and edification reveals the flaws of authority (Cunin, 2008). The relationship between form and architecture can be explored in a number of poetic creations, from English metaphysical poetry (*Eastern Wings* by George Herbert, 1633) to concrete poetry (patterned poems).

### **Cinema and the visual arts**

Architecture plays a key role in cinema and the visual arts. By organising space in a particular way, a director creates a unique space that will structure their work. Depending on the sets used, a certain atmosphere is created and a message is conveyed. Architecture is therefore anything but a meaningless backdrop. As a built space, architecture organises the movement of bodies, structures the gaze, guides the narrative and engages the senses in an experience of the world. Several studies have shown that cinema develops a genuine spatial thinking, in which architecture acts as a narrative, symbolic and ideological operator (Vidler, 1992; Bruno, 2002; Cairns, 2013).

Far from being limited to the mimetic representation of existing places, the visual arts reconfigure architectural forms through perspective, editing, framing, light and movement. Filmic or visual space is therefore situated at the intersection of material space, perceived space and imagined space (Tobe, 2017). This approach allows us to examine architecture as a lived experience, as a place of emotional projection, but also as a symptom of social, urban and political transformations (Pallasmaa, 2011).

Whether treated as decoration, as a narrative actor, or as an implicit spatial structure, architecture in the visual arts offers a fertile starting point for analysing the relationships between forms, uses of space, and collective representations. These questions will be addressed through contributions from the fields of art history, film studies, architecture, and visual studies. Presentations may focus on architecture as a narrative or visual device, but also on the relationships between built space, the body and perception. Architecture also feeds architectural imaginaries in cinema and the visual arts. Another possible option is the analysis of the social, political or memorial issues present in the spaces represented. The collective volume *The Built Surface* (2002), edited by Christy Anderson, can be used to explore this analysis in greater depth.

### **Linguistics**

The architectural metaphor permeates linguistics at every level of analysis, from the most abstract structures to the most situated uses. Grammar itself may be conceived as an edifice:

endowed with foundations (universals), load-bearing walls (rules), choices of arrangement (formal, semantic, sociolinguistic, informational and pragmatic) and ornaments (stylistic variations, creativity).

From the outset, this analogy makes it possible to distinguish two broad visions of linguistic architecture. Generativism, in the Chomskian tradition, proceeds in a top-down manner: a set of innate, hierarchically organised rules generates an infinite range of possible utterances, after the fashion of a master plan imposed upon raw material. Against this conception stands a bottom-up architecture, characteristic of enunciativism, cognitive linguistics and, more broadly, usage-centred approaches: structure emerges from utterances, takes shape in and through interaction, and reflects the experiential schemas of speakers. These two architectural orientations correspond to structurally distinct epistemologies: deductivist on the one hand, inductivist on the other.

At the level of the utterance, the architectural question arises in terms of hierarchy and internal structuring. The distinction between support and contribution (i.e., between what the act of enunciation bears upon and what it adds to it) reveals an asymmetric organisation that underpins the construction of meaning. Likewise, the notions of subordination, coordination, hypotaxis and parataxis describe two fundamentally different architectural logics. Whereas hypotaxis constructs meaning through hierarchical embedding, parataxis proceeds by juxtaposition and leaves to the co-enunciator the task of inferring the relations between discursive blocks. These syntactic architecture choices have implications for the construction of meaning and for the relationship between syntactic and semantic hierarchies, hierarchies that do not always coincide and may even evolve in opposite directions.

The notion of the head of a phrase or clause constitutes a particularly fruitful point of convergence among syntax, semantics and dependency relations: it invites reflection on what, within a linguistic edifice, functions as the keystone and organises the distribution of the other elements. The concept of construal, proper to cognitive grammar, extends this line of inquiry. It designates the way in which the enunciator/conceptualiser configures the scene under description, by selecting among several possible renderings of a single reality. Constructions, in the sense intended by Construction Grammars, thus offer a framework in which form and meaning are inseparable, the construction itself making an autonomous semantic contribution.

The architectural metaphor finds a natural extension in the concepts of figure and ground drawn, again, from Langacker's cognitive grammar: every discourse constructs a scene in which certain elements are rendered salient (projected into the foreground) while others are relegated to the background. This relief-creating dynamic pertains not only to syntax and semantics but also to prosody and pragmatics.

Phonology and prosody indeed participate fully in the architecture of meaning: intonation contours, stress patterns and melodic outlines do not constitute a mere ornament of structure but a level of organisation in their own right, in close interface with semantics and pragmatics. Intonation can also redefine the informational scope of an utterance, by signalling what is thematic or rhematic, focused or presupposed, asserted or called into question. Modal meaning, in particular, belongs to a construct that articulates the speaker's stance, degree of commitment and orientation towards the interlocutor: it is an architecture of enunciation as much as of content.

Pragmatic discourse markers, in turn, constitute structuring components of this edifice. Connectives, framing markers, metadiscursive signals: these elements scaffold discourse, indicate its internal organisation and orient interpretation. They reveal the underlying rhetorical and argumentative architecture, in particular the way in which a line of reasoning is built, the

way in which semantic blocks are articulated, and the way in which the speaker guides the decoding of their own construction.

Stylistic variations also merit examination in their architectural dimension. Free indirect discourse, for example, constitutes a remarkable form of interior speech construction: it superimposes voices without explicitly delimiting them, creates a calculated enunciative ambiguity and produces a hybrid space between represented thought and narration. The architecture of these stylistic forms is inseparable from their meaning effects and their relationship to subjectivity.

Linguistic architecture is not politically neutral. The hierarchies it institutes between standard language and dialects, between legitimate and stigmatised registers, between dominant and dominated varieties, etc. are social constructions as much as linguistic ones. The dialectal representations encoded in discourses, grammars and dictionaries reflect and reproduce power relations. The linguistic norm itself functions as a prescriptive architecture that imposes legitimate forms and marginalises others. To interrogate the architecture of language is therefore also to interrogate the hierarchies it naturalises and the voices it renders invisible or pushes into the background.

The theme also invites interrogation of the internal architecture of linguistic theories themselves, considered as organised systems of concepts, levels of analysis and relations between units whose hierarchical or modular arrangement varies according to paradigm.

Corpus linguistics, for its part, summons an architecture of a different order: that of empirical data. The design, annotation and querying of corpora involve structural choices that condition results and orient interpretations. The concepts of balance and representativeness are of particular relevance here.

Finally, the recent rise of large language models invites a displacement of the architectural metaphor onto new ground. These models themselves constitute architectures in the technical sense of the term: processing structures organised in layers, whose parameters are adjusted through training on massive datasets. Yet the linguistic relevance of these distributional models of a novel kind is not primarily a computational matter but a symbolic one. In the domain of semantics, for instance, what is the nature of the linguistic representations encoded within these neural architectures? To what extent do they reproduce, or indeed amplify, the social, cultural and dialectal biases present in training data? The question rejoins the broader one of how any architecture (linguistic, theoretical or computational) selects, hierarchises, foregrounds, or conversely renders invisible.

## **Didactics**

In the field of didactics, this thematic strand invites scholars to examine pedagogical architectures in light of the contemporary transformations affecting teaching and training, both in higher education and in lifelong learning contexts. Contributions are expected to engage the notion of architecture in dialogue with insights from socio-constructivism, instructional design, the concept of scaffolding, co-modality, and project-based learning, within face-to-face, distance, or hybrid learning environments shaped by the expansion of digital education technologies and, more recently, artificial intelligence.

Socio-constructivist principles may thus be revisited in light of these developments by examining how learning environments—including tools that may or may not rely on AI—are designed to structure social and cognitive interactions, support collaborative learning, and

account for the individual dimensions of learning. Such dimensions include personalised monitoring, pedagogical differentiation, micro-tasks, corrective feedback, learning pace, individual differences, and the idiosyncratic characteristics of learners.

Within this perspective, the concept of scaffolding, understood in the Vygotskian sense, may be mobilised to analyse how learning support is structured across a variety of pedagogical settings, whether face-to-face, distance-based, or hybrid. Pedagogical architecture may likewise be examined through the sequencing and scripting of activities, the balance between guidance and learner autonomy, the distribution of roles among teachers, peers, digital tools, and AI systems, as well as the modalities of human or instrumented support provided to learners.

Co-modality may also be conceptualised as a global architecture of teaching, integrating spatial, temporal, and pedagogical dimensions in response to the challenges of flexibility, accessibility, and adaptation to diverse learner needs, while also examining the effects of such organisational models on learner engagement and persistence.

More broadly, the theme foregrounds the figure of the teacher as an architect of learning, responsible for designing instructional environments, organising learning pathways, and mediating knowledge in complex educational ecosystems where artificial intelligence may function as a tool supporting design, guidance, or assessment. Contributions may also address the construction and maintenance of learner motivation, understood as a dynamic process sustained by specific pedagogical architectures that articulate meaning, engagement, autonomy, and support.

Along similar lines, project-based pedagogy (including CLIL/EMILE, flipped classrooms, and problem-based learning) may be analysed as a set of evolving pedagogical architectures grounded in the co-construction of knowledge, disciplinary transversalities, and the articulation between theory and practice. From the perspective of digital education and technology-enhanced learning environments, the notions of granularity, mediation, and mediatization may be considered as architectural levers in the design and implementation of teaching–learning systems, as well as in the structuring of learning and discourse communities.

## **English for Specific Purposes**

Within the field of English for Specific Purposes (ESP), the theme of architecture opens up research perspectives that address both specialised discourses related to the domains of architecture, construction, engineering, or urban planning, and the linguistic, discursive, and cultural frameworks that structure them. Contributions may therefore examine the internal architecture of specialised genres, including terminological, phraseological, lexical, morphosyntactic, and rhetorical regularities, as well as on the organisational devices through which meaning is structured within the professional communities concerned.

Beyond discourse analysis alone, the theme also provides an opportunity to approach ESP as a didactic object embedded within specific professional cultures, taking into account the practices, norms, values, and communicative modes characteristic of the domains under study. The processes through which discourse communities are constituted, stabilised, or transformed

may thus be analysed as dynamic architectures, varying according to institutional, professional, or academic contexts.

From a didactic perspective, contributions may also explore the (co-)construction of ESP teaching frameworks, conceived as pedagogical architectures that articulate linguistic objectives, professional needs, institutional constraints, and assessment modalities. Particular attention may be devoted to the methodological and theoretical choices underpinning the analysis and teaching of languages for specific purposes, as well as to comparative or interdisciplinary approaches.

Finally, diachronic and synchronic approaches, corpus-based studies, and qualitative or mixed-method analyses may be mobilised in order to examine the evolution of languages for specific purposes, the circulation of discursive models across domains, and their implications for the teaching and learning of English for Specific Purposes in diverse contexts.

### **Translation studies**

While architecture is often described as a language, translation is perhaps one of its fundamental modes of operation. Whether translating practices into forms, discourses into spaces, norms into structures, or imaginaries into material realities, every architectural project appears to involve a process of translation. At the same time, the field of contemporary translation studies has broadened its scope beyond the verbal text to examine the phenomena of transfer, mediation and interpretation between semiotic, cultural and technical systems. Thus, architecture, viewed as a language, lends itself to work involving translation and interpretation.

Whether we are exploring the theoretical, historical or practical links between translation studies and architecture, the contributions of translation scholars will be invaluable. From a very practical perspective, we might focus on the translation of architecture-related texts: technical documents, treatises, manifestos, programmes, glossaries, regulations, and so on. From an intersemiotic perspective, we can analyse architectural plans and models as translational devices, but also ask which translation models can shed light on architectural design, or how the international circulation of models, styles and standards engages processes of cultural translation. In a context marked by the globalisation of practices, technical standardisation, but also by the assertion of local specificities, bringing together the contributions of translation studies, of the history and theory of architecture, and of cultural studies could lead to fruitful discussions.

### **Bibliography**

**Anderson, Christy**, ed. *The Built Surface: v.1: Architecture and the Visual Arts from Antiquity to the Present*. Routledge. 2002.

**Bruno, Giuliana**. *Atlas of Emotion: Journeys in Art, Architecture, and Film*. New York: Verso. 2007. First edition 2002.

**Bruno, Giuliana**, ed. *Public Intimacy: Architecture and the Visual Arts*. Cambridge, Mass.: MIT Press. 2007.

**Cairns, G.** *The Architecture of the Screen*. Intellect. 2013.

- Colomina B.**, ed.. *Sexuality and Space* (Princeton Papers on Architecture 1). Princeton, NJ: Princeton Architectural Press. 2017.
- Cunin, Murielle**, *Shakespeare et l'architecture. Nouvelles inventions pour bien bâtir et bien construire*. Classiques Garnier. 2008.
- Cunin, Murielle**, “‘Pillars of the state’ : Architecture et royauté dans le théâtre de Shakespeare”, in *Figures de la royauté en Angleterre de Shakespeare à la Glorieuse Révolution*, sous la direction de Frank Lessay et François Laroque, Presses Sorbonne Nouvelle, Paris, 2018 pp. 79-96.
- Foucault, M.** *Surveiller et Punir*. Paris: Gallimard, 1975.
- Gachon, Nicolas**, et **Lawrence Aje**, eds. *Traces and Memories of Slavery in the Atlantic World*. New York, NJ: Routledge, 2019.
- Godard-Desmarest, Clarisse**. *The New Town of Edinburgh: An Architectural Celebration*. Edinburgh: John Donald, 2019.
- Hunt, John Dixon**. *Gardens and the Picturesque: Studies in the History of Landscape Architecture*. Cambridge, MA: MIT Press, 1992.
- Monte, Steve**, *The Secrets of Architecture in Shakespeare's Sonnets*. Edinburgh: Edinburgh University Press, 2021.
- Pallasmaa, J.** *The Architecture of Image: Existential Space in Cinema*. Helsinki: Rakennustieto, 2011.
- Pevsner, Nikolaus**. *The Englishness of English Art*. Harmondsworth: Penguin, 1964.
- Rothstein, Richard**. *The Color of Law: A Forgotten History of How Our Government Segregated America*. New York, NY: Liveright Publishing Corporation, 2017.
- Savage, Kirk**. *Standing Soldiers, Kneeling Slaves: Race, War, and Monument in Nineteenth-Century America*. New Edition. Princeton, NJ: Princeton University Press, 2018.
- Swales, J. M.** *Other Floors, Other Voices: A Textography of a Small University Building*. Mahwah, NJ: Lawrence Erlbaum, 1998.
- Tobe, R.** *Film, Architecture and Spatial Imagination*. Routledge, 2017.
- Vidler, A.** *The Architectural Uncanny*. MIT Press, 1992.